



Salon littéraire
**LIVR'À
VANNES**
LEVR'E GWENED
24 > 26 MAI 24

GRATUIT

LIVR'ÀVANNES , L'ATELIER D'ÉCRITURE



Dans le cadre de l'édition de 2024 du salon Livr'àVannes, la marraine littéraire et auteure Irène Frain a proposé un exercice d'écriture. Il avait pour thème :

« QUE SE PASSA-T-IL CE JOUR-LÀ... ».

Plus de 20 participants ont laissé libre cours à leur imagination en quelques lignes, en s'appuyant sur une des deux photos ci-dessous.



QUE SE PASSA-T-IL CE JOUR -LÀ...

PLACE MAURICE MARCHAIS



Marylise COJAN

Les oiseaux. C'est d'abord cette nuée d'oiseaux qui avait attiré son regard ... des étourneaux peut-être. Des milliers - virevoltant autour de la place Maurice Marchais. Une vague noire dans la grisaille d'un jour tombant. Puis cette statue équestre, illuminée, sans doute pour qu'elle ne disparaisse pas dans la nuit noire. Les Oiseaux. Souvenirs. Le film d'Alfred Hitchcock qu'elle avait voulu regarder à la télévision assise sur les genoux de son père. Un bon film bien au chaud en cette soirée d'hiver au coin de la cheminée. Très vite, le malaise s'installe. Les oiseaux idéalisés deviennent volatiles noirs, moches envahissant les rues, s'attaquant à des enfants ... et leurs cris stridents ... insupportables. Elle avait fermé les yeux, les oreilles puis s'était réfugiée dans sa chambre. Soirée cauchemardesque. Ce jour-là, un autre scénario se jouait sous ses yeux. Un preux chevalier fièrement assis sur son destrier se tenait devant l'Hôtel de Ville prêt à en découdre avec les envahisseurs. Enfin ... prêt. .. elle n'était pas ce l'aine que le canasson eût l'envie d'une chevauchée fantastique. A y regarder de plus près, il freinait des quatre sabots, surtout ceux de devant ! Mais Arthur III de Bretagne, dit Connétable de Richemont, puisque c'est ainsi que se nommait le cavalier, en avait vu bien d'autres ! Brandissant son épée, son compagnon n'avait qu'à bien se tenir, paré à affronter un éventuel assaut. Mais ce jour-là, point d'attaque. Les oiseaux poursuivaient leur murmuration en une parfaite chorégraphie faisant fi des tactiques guerrières du Connétable ! « Mieux vaut être oiseau libre que roi captif ». Les arabesques se succédaient à grande vitesse dans le ciel offrant un spectacle grandiose. La soirée allait être douce, à n'en pas douter. Elle était désormais certaine d'avoir fait le bon choix : cette photo lui avait donné l'envie de se remettre à l'écriture.

Anne Blier

Que se passa-t-il ce jour-là ? Le Connétable de Richemont, perché sur son cheval de bronze, sabre à la main, voit au crépuscule, arriver des nuées d'étourneaux. Lui, le justicier, grand défenseur du royaume, repense alors à ce qu'il avait écrit en hommage à la Bretagne. Un hommage au roi Charles en ces temps où le duché de Bretagne ne faisait pas encore partie du royaume.

Un écrit est remarquable de concision et de grandeur, se félicite-t-il. J'y prône l'indépendance de mes sujets. Je ne m'attendais pas à ce que la postérité me laisse immobile sur cette importante place de Vannes. A cette heure, que puis-je faire pour montrer ma détermination fasse à ces escadres de volatiles prêtes à s'abattre sur la ville. Je ne sais même pas si elles sont bretonnes ou anglaises !

C'est dur, quand vous avez guerroyé et bourlingué toute votre vie durant entre l'Angleterre et la France, de vous retrouver oublié de tous, ou presque. La guerre de cent ans, c'est trop loin, trop long à raconter. Maintenant, je n'ai que la visite des touristes et des oiseaux de mer qui, sans vergogne, viennent salir ma tenue lors de leurs poses sur mon équipage. Quand je vois les enfants jouer à mes pieds, je repense à Jacqueline de Bretagne, ma fille naturelle. Je n'ai jamais dit qui était sa mère, pour la bonne raison que sa mère n'avait pas une très grande importance pour moi. Le principal est que je me sois acquitté de ma dette vis-à-vis de cette enfant unique. Avoir eu trois épouses et aucun descendant de leur part c'est un coup du sort que je n'ai jamais bien compris.

Sacredieu ! je me plains, je me plains, alors que telle n'est pas ma réputation. Je devrais louer ma bonne fortune d'être honoré devant le magnifique palais qu'est la mairie de la ville. J'aurais bien apprécié voir la rivière, au port, et l'activité qui tourne autour. Mais sans doute aurais-je été plus abimé par l'air salin du Golfe. Et puis, il y aurait eu encore plus de mouettes et goëlands à me tourner autour. Aller mon gaillard, redresse-toi et fend le vent, faute de concevoir quelque autre gesticulation de bateleur depuis ton piédestal.

Sylvie Gagin

En cette fin d'après-midi d'hiver, bien emmitoufflés, nous nous réchauffons d'un thé à la terrasse du Café de la Mairie. Lorsque, soudainement, un événement vient nous saisir, nous figer. Les passants aussi se sont immobilisés, yeux écarquillés, sidérés par ce long miaulement guttural, grave, qui résonne sur les façades de la place Maurice Marchais et produit ainsi un écho étourdissant.

Quelques minutes auparavant, on a vu arriver, à vélo, une jeune femme. À l'avant de son deux roues, une petite chatte à la tête aux longs poils touffus qui émergeait à peine d'un panier et observait minutieusement les alentours de tous ses sens : regard rond, oreilles dressées, truffe en actions, vibrisses tendues..

La maîtresse s'est alors arrêtée sur la place, devant un banc, pour s'y asseoir et a libéré de son attache son félin qui, immédiatement, d'un mouvement souple et rapide a sauté à terre.

L'animale y avait repéré quelques « birds »: c'est ainsi que sa maîtresse lui désigne ces bêtes à plumes qu'elle observe de sa fenêtre, souvent avec envie. Pour l'heure, de nombreux étourneaux fouillaient, tranquilles, le sol enherbé, en quête de subsistance animale et pourquoi pas, végétale .

C'est là que la British Longhair, de petite taille,(« un kilo cinq max toute mouillée ! » estimera notre voisin de table), émet ce miaulement inattendu, fonçant courageusement sur ces oiseaux surpris en plein régale.

Les voilà qui s'envolent en un vacarme assourdissant, suivis dans leur mouvement par les passereaux iridescents posés sur les branches dénudées des arbres de l'endroit..

Tous les étourneaux de la ville en panique, se lèvent alors, comme un seul homme, face au redoutable ennemi, regroupés par milliers, bruyants. Ils se mettent à tourner comme des fous dans le ciel gris de Vannes, en un vol dense, souple et chaloupé à l'approche de la tombée de la nuit .

Pipa, digne et fière d'avoir réussi son épreuve, vient alors poser son minuscule séant à gauche, en contrebas de la statue du connétable de Richemont en armure perché sur son cheval, à qui elle adresse un regard complice. Face à eux, le drapeau portant l'Hermine courageuse qui fit face au Roi Alain Barbetorte, préférant la mort à la souillure.

La jeune minette qui vient de terrifier des milliers d'oiseaux et de pétrifier de son cri impressionnant, des dizaines d'humains, se sent, à cet instant, légitime aux côtés de ces héros.

Derrière elle, les deux lions statufiés complètent la compagnie.

Maintenant elle regagne le banc où s'est posée sa maîtresse amusée certes, mais somme toute ébahie de tant de hardiesse. Pipa, satisfaite d'avoir attiré son attention, lui saute sur les genoux réclamant des caresses prétendument désintéressées. Qui sait ?

François Jézéquel

Arthur 3

120 ans bientôt, rendez-vous compte, que moi, Arthur III, dit le Justicier, vaillant militaire, compagnon de Jeanne, connétable de Richemont et éphémère duc de Bretagne, je demeure là en armes et armure, sur le parvis de l'Hôtel de ville de Vannes, à monter la garde sur mon noble destrier contre un ennemi imaginaire qui jamais, ô grand Dieu, ne vient ! A toute heure du jour et de la nuit, par tout temps et en toute saison. Tapageuses fêtes de la musique, enfantines animations de Noël, rituelles photos de voyage et célébrations de mariage, manifestations diverses et variées, non rien, vraiment rien, ne m'aura été épargné, quand je n'aspire qu' à la paix et à la tranquillité.

De quoi me plaindre, me dirat- on ? Ne devrais-je pas au contraire m'estimer heureux et fier de cet hommage rendu près de six siècles après ma mort ? Ma statue, œuvre du sculpteur Le Duc, autre Arthur, inaugurée en grande pompe le dimanche 22 octobre 1905, au nez et à la barbe de la capitale bretonne désargentée, n'a-telle pas échappé en 1942 à sa « canonisation » par les Allemands en mal d'armement ou dans un autre registre au sort comique du chat noir du rond-point de Saint-Philibert, longtemps repeint de mille et une couleurs ? Eh bien non, trop c'est trop, j'en ai assez, fondu dans le paysage, plus qu'assez, de me morfondre ici ! Aussi, c'est décidé, cette nuit en plein cœur de l'hiver, bouillant de colère, je m'en vais me fondre, oui me fondre, vous

m'entendez !

Sitôt dit, sitôt fait ! Minuit marquée, nul n'étant plus là pour assister au spectacle, un léger filet d'air s'exhala pour commencer des naseaux épatés de la bête, puis un souffle brûlant en sortit, montant rapidement en chauffe au point d'atteindre en quelques heures seulement la température requise de 1100 degrés C. Le cavalier déséquilibré, le casque dévissé sur ses traits décomposés, vint se coucher peu à peu sur l'encolure du cheval qu'il tint embrassée, puis, les pattes de la monture fléchissant, l'ensemble, désarticulé, se répandit, liquéfié, de part et d'autre du haut socle de granit ainsi qu'à sa base, les recouvrant délicatement d'un tendre vert olive.

Au même moment, à 25 km de là, sur la grève bordant le château de Suscinio qui l'avait vu naître, on put apercevoir aux premières lueurs du jour, un jeune cavalier se promener, les traits du visage merveilleusement détendus, prêt à repartir au combat, contre de réels adversaires cette fois !

Emmy BALPE

Ce jour-là, à quelque 3300 kilomètres de Vannes, la terre trembla. Sur l'instant, personne n'en sut rien. Trop éloignés, trop préoccupés par les tracasseries du quotidien, les Vannetais étaient à des années-lumière de s'imaginer l'effroyable en action à l'autre bout de l'Europe. Cependant, place Maurice Marchais, un regroupement d'étourneaux qui avaient établi domicile sous les toits des maisons à pan de bois prit son envol aux petites lueurs du matin. Au moment exact où la vie de milliers de personnes basculait dans l'horreur. Comme s'ils avaient senti ce qu'il s'était passé. Comme si le souffle des bombes était parvenu jusqu'à ces animaux capables de ressentir ce que nous ne connaissons jamais. Autour de la place, peu de gens purent assister à ce spectacle magnifique que la nature nous accorde parfois. La ville n'était pas encore réveillée, et il fallut attendre plusieurs heures pour voir les premiers passants arpenter les rues, se précipiter vers les arrêts de bus et les magasins qui levaient peu à peu leurs volets. La ville s'anima, les conversations fusèrent en terrasse, les rires se mêlèrent aux bruits de moteur. Sur le port, les chiens effectuaient leur première sortie de la journée et les élèves rejoignaient leur lycée. La vie se poursuivait, finalement. Les heures s'écoulèrent et dans les couloirs, dans les rues piétonnes et sur les téléphones, la nouvelle commença à se répandre. N'était-ce qu'une rumeur, des informations floues, une vérité que personne ne voulait admettre ? Le sujet occupait toutes les discussions, plusieurs heures après l'alerte lancée par les étourneaux. La vie poursuivait tout de même son cours, tandis qu'ailleurs, elle s'était arrêtée. Ce jour-là, la Russie de Poutine bombardait l'Ukraine, et souleva le regroupement d'étourneaux qui dormait paisiblement, place Maurice Marchais.

Faustine Lecointre

Étoile d'errance

La place était déserte, pourtant encerclée par des rues partiellement éclairées. Le ciel, un tableau sombre et mystérieux, était parsemé de quelques étoiles peu distinguables et formées par un essaim d'oiseaux qui s'envolaient en un ballet synchronisé. Les nuances de bleu et de noir, pétillant à travers le firmament, et très vite accaparées par les oiseaux, créaient une atmosphère à la fois sereine et inquiétante, régnant sur toute la municipalité. Dans toute cette obscurité, les âmes errantes se retrouvaient. Des silhouettes solitaires, portant le poids des souvenirs, glissaient entre les ombres des bâtiments. Leurs pas légers, presque imperceptibles, résonnaient tels des murmures dans l'air nocturne. Chacun avait son fardeau, ses regrets, ses espoirs brisés. Les bancs de pierre, usés par le temps, attendaient patiemment. Ils avaient vu défiler des générations d'amoureux, de rêveurs, de mélancoliques. Leurs surfaces froides offraient un refuge aux âmes fatiguées, un endroit où poser leurs pensées éparpillées. Et puis, il y avait lui, comme chaque soir. L'homme au visage buriné, assis sur l'un de ces bancs. Ses yeux scrutaient le ciel étoilé, cherchant vainement des réponses dans les constel-

lations lointaines. Il avait vécu trop longtemps, vu trop de guerres, trop de déchirements. Ses mains calleuses caressaient le bois du banc, comme s'il cherchait à y graver nombre de ses souvenirs. Assise à côté de lui, une femme, pour la première fois. Une rencontre, comme tant d'autres. Ses cheveux argentés brillaient faiblement à la lueur des étoiles. Elle avait le regard perdu dans le passé, ses doigts effleurant une vieille lettre froissée. Le vent soufflait doucement, caressant leurs visages flétris par les rides. Et les étoiles semblaient veiller sur eux, témoins silencieux de leurs vies entrelacées. La place était leur refuge, leur sanctuaire secret. Ils partageaient ce lieu, cette nuit, ces étoiles, ensemble. Et dans ce silence, leurs coeurs se rejoignaient, tissant des liens invisibles, plus forts que le temps et l'espace. La place déserte devenait un théâtre d'émotions, un endroit où les âmes se rencontraient, se confondaient, se consolait. Les oiseaux continuaient leur ballet, ignorant les drames humains qui se jouaient en dessous. Et dans cette obscurité, les étoiles brillaient, gardiennes bienveillantes de ces histoires éphémères.

Nathalie Fenneteau

« Que se passa-t-il ce jour là sur la place Maurice Marchais, qui déclencha chez Geneviève un souvenir si perturbant ? Ces oiseaux dans le ciel ? Cette lumière si intense qui annonçait une pluie imminente ?

En tout cas, Geneviève dû s'asseoir afin de remettre de l'ordre dans ses émotions. En avait-elle vraiment envie finalement ?

Les souvenirs se bousculaient. Elle se laissa bercer par ce retour dans le passé et repris le fil de cette vie si intense et cette histoire d'amour qui la maintenait encore en vie depuis 20 ans. Qu'était-il devenu ? Regrettait-il ?

La voilà à 25 ans, marchant sous une nuée d'oiseaux dans le jardin des plantes, pleine de vie et d'une beauté incroyable. Ce jour de printemps à Nantes où leurs regards se sont croisés pour la première fois. Elle se trouvait gourde devant cet homme un peu plus mature. Il vendait du vin sur un stand de la foire. Elle sentit ses pas l'emmenant vers lui.

Ce fût le début d'une aventure intense et secrète. Cet homme marié et père de 2 enfants, vivant à des centaines de kilomètres d'elle, que pouvait-elle espérer ?

Malgré tous ces obstacles elle voulu y croire, et préféra vivre cette histoire chaotique mais si vivante pour elle. Enfin elle devait vivre pour elle.

Pendant 15 ans cet amour fût égoïstement partagé. Pour lui difficile de partir, pour elle difficile de vivre avec, mais malgré tout ils passèrent beaucoup de tempêtes, sauf une qui acheva leur histoire. Encore une histoire de famille que Geneviève dû porter sur ses frêles épaules.

Ils se disputèrent, échangèrent des reproches et finalement elle raccrocha et il ne rappela jamais.

Elle continua sa vie en y repensant tout le temps. Elle avait choisi cet homme et abandonné son envie d'enfants. Certains jours elle le regrettait amèrement et d'autres se réconfortait par la présence de sa nièce adorée et si proche d'elle.

Elle se décida d'effectuer des recherches sur Alain. Elle prit son téléphone et pianota son nom et prénom à tout hasard, si jamais, lui ancien footballeur professionnel, peut-être saura-t-elle ce qu'il est devenu ?

Et puis, cela s'afficha, elle vacilla, Alain était mort ce matin.....

Vincent LARNICOL

La nuée

Elle ouvrit le bal sur le coup de dix-neuf heures trente. La nuée d'étourneaux, jusqu'ici taciturne, ruminait depuis longtemps, tout en étant dispersée aux quatre coins de Vannes. Un groupe – alpha – dans le centre-bourg, un autre – beta – sur les quais, un énième – intermédiaire – au niveau des Remparts, et le dernier – omega – au niveau de la fac. Les ailes et les pépiements gardaient le silence. Profitant ainsi du brouhaha des terrasses qui commençait à fleurir le début de l'apéro. À s'étaler le long des pavés, sous les réverbères tout juste réveillés. Le ciel se bouchait lui-même le bleu céruléen, le temps pour les commerces de baisser le rideau, le noroît de ratisser les platanes outre les rires hystériques. Un bruit de papier beurré résonna si fort qu'il étouffa l'empyrée de fête. À regarder la ville depuis la stratosphère, ces oiseaux demeuraient un embryon noir de jais. La nuée s'ébroua tout en s'élevant, dans une saccade de battements d'ailes. Les passants prirent peur, renversèrent leurs breuvages, leurs chaises. Les couloirs aspirants se multiplièrent autour des terrasses. Le bal se compacta puis s'agrandit tel un coeur en prisme. Et quand il se refermait, il ressemblait plus à un trou noir, ce qui acheva de déclencher la panique générale. Au lieu d'yeux pétillants de jeunesse, on eut droit à un thrène, maquillé de coups de bec, d'éraflures de lueurs et de gravures sur les murs et les colombages de la vieille ville. Puis la nuée continua de se balancer en plein concert. Entonnoir, tornade, maelström. De temps en temps, elle rejoignit le port en caressant le ras de l'eau de son ventre, avant de regagner les couleurs du Jardin des Remparts. Partout, la nuée sema la pagaille. Pire encore, personne ne prit la peine de couper l'éclairage public pour la chasser. Ce phénomène, bien que rare et spectaculaire, paraissait toujours soudain. Les étourneaux avaient tout prémédité. La preuve, leur dernière signature se réalisa sous le nez d'un retraité, alors que ce dernier promenait son chow-chow. L'effet de surprise fit sensation et l'emprisonna dans son tuyau centrifuge jusqu'à le jeter dans le Marle. Tout comme le chien. Et pour cause, la veille, cet activiste d'extrême-droite ne s'était pas privé de préméditer une rave-party géante, avant-goût des élections européennes pour mieux envoûter tout sentiment de mansuétude ou d'abstention. Un oiseau de passage, au plumage pétrole, ayant deviné ses intentions funestes, eut réuni son hémicycle d'urgence. La suite, quinconque pouvant la connaître eut pu s'approprier le moyen idéal d'asphyxier un chaos de dissuasion.

Julien BEN SUSSAN

Le balfré d'Azincourt

« Sans cuivre, sans plomb, sans étain, notre industrie est privée de matières premières irremplaçables, notre agriculture est sans défense contre les maladies. La France ne possède plus aujourd'hui d'autre cuivre que celui que vous avez chez vous. Apportez votre cuivre et vos métaux non ferreux au centre de l'impôt métal ». Face à son miroir où il achève un rasage imparfait, Arthur suspend son geste, inquiet de la voix caverneuse à la radio. Quelques jours auparavant, un commissariat à la mobilisation des métaux non ferreux a été créé par le dernier Pétochard qui a accédé au pouvoir. « C'est la merde ! Maréchal, nous voilà » fredonne Arthur, s'armant d'un sourire amer. Un dernier regard à sa balafre dans le miroir -souvenir des émeutes de 2027. Prêt à aller prendre son poste : depuis que les choses tournent mal, un second boulot d'agent de sécurité l'occupe chaque soir dans le centre de Vannes. Comment survivre ? La question que chacun se pose. Enfin, pas tous. Pas ces fantômes du soir rue Thiers dont il enjambe le dortoir de misère. Ces êtres en souffrance. En souffrance ? En attente mais de quoi ? Eux ne se questionnent plus. Des ombres majeures qui hier encore occupaient les lits du centre fermé pour mineurs Jules Simon tout proche. Les rires et les cris de l'allégresse et de l'amusement des adolescents ont cédé la place aux rires et aux cris de l'ivresse et du délabrement des indigents. Des coups lointains. Sous la lumière des réverbères que la commune pouvait encore alimenter, plusieurs hommes s'affairent sur la statue qui orne le parvis de l'hôtel de Ville. Celle de l'autre Arthur, de l'autre balfré. Arthur III de Bretagne, prêt à l'assaut. L'assaut de ces désespérés s'attaquant, de leur piolet, au seul connétable encore debout. A l'approche, les pensées assaillent l'esprit d'Arthur, confuses. Les visages des pauvres qu'il

vient de croiser, celui de Richemont dressé sur sa monture, son arrière-grand-père, enfin, ce qu'il en sait par son grand-père : avant de finir fusillé le 30 août 1944 à St Jacques de la Lande, après des semaines dans le maquis de St Marcel, il avait activement résisté au déboulonnement de cette statue de bronze, exigé par Vichy. Et toujours cette voix : « sans cuivre, sans plomb, sans étain (...) irremplaçables, (...) sans défense, (...) la France ». On pensait que plus jamais... Un réflexe le saisit : immortaliser l'instant. Le faire palpiter sur les réseaux, qui apportent plus souci que réconfort, à bien y regarder, les réseaux soucieux en somme. Alors qu'il capture l'image, des bruits de sirène, faisant fuir les assaillants du duc de Bretagne. Aussitôt le silence... de plomb revenu, Arthur jette un coup d'oeil à la photo : seuls les oiseaux apeurés par la scène furtive s'envolent. Les nuages menacent d'une pluie imminente, la défaite est prononcée. Azincourt avortée. Le calme est à nouveau là. Richemont est en selle. L'équilibre, bien provisoire. La désespérance guidant le peuple. « Sans cuivre, sans plomb, sans étain (...) sans défense (...) la France. »

Loïc Courtois

Les larmes d'Arthur

Il pleurait sa « Jeanne »... implorait les Dieux d'une providentielle vengeance. Il ne croyait pas ses yeux ! Il hurlait sa peine, sa haine... provoquant de son épée ce traître de Trémouille en un duel imaginaire... ce fourbe, son éternel et ineffable rival. Abandonnant sa fidèle « pucelle » aux mains des Anglais, il le poignardait en plein coeur.

Le Peuple des oiseaux venait de lui annoncer la nouvelle. Dans un murmure lancinant, à la « choré » envoûtante... des milliers de messagers tournoyaient ce jour-là, au-dessus de la ville, assombrissant de ses noirs présages, son royaume, ses terres. Oraison funèbre du peuple des Ailés... Requiem pour une reine d'armure, une pure adulée de ses lances, de ses archers.

« Ils » avaient osé le bûcher ! « Ils » ? Ses geôliers d'antan de l'autre rive, du côté de la Tamise, le privant de liberté, cinq ans durant , au château de Fotheringhay... puis à la tour de Londres. « Ils » venaient de l'occire, sans coup férir ... sa « Jeanne », sa compagne d'armes des batailles de Beaugency et de Patay ! « Ils » ? Ces maudits envahisseurs à la langue bien pendue mais dont il ne comprenait rien, lui , Arthur III, connétable de son état... de ces tirades de mots inconnus.

Arthur, sous son heaume, pleurait. Il ne reverra plus jamais sa « Jeanne » ! Il n'aura pas non plus de réponse à ses interrogations !

« Je ne scay si vous estes de par Dieu ou non. Si vous l'estes, je ne vous crains en rien car Dieu sait mon bon vouloir ; Si vous estes de par le Diable, je vous crains encore moins ! »

Arthur moulinait de son épée sous cette voute emplumée au noir dessein... orchestrant la valse des murmures, d'un triste refrain. Ses larmes coulaient, côtoyaient à présent sa cotte de maille.

Arthur de Richemont, trois de renom, n'en revenait toujours pas de la terrible nouvelle qui s'abattait sur sa ville ! Sa « Jeanne » périssant dans les flammes de l'enfer ? Arthur fit ripaille, noyant ainsi son chagrin... tramant moult et moult représailles. Mais, tout connétable qu'il fut , Il avait le vin doux avant tout ! Il se vit de son épée, mener à la baguette, fier sur son destrier, cette troupe entière de messagers.

Arthur de Richemont orchestra, en ce 30 Mai de l'an 1431, la symphonie des étourneaux... sous les yeux ébahis des gueux passant, en hommage à sa « Jeanne » ... partie tout là-haut !

Pendant ce temps-là

Le soleil est déjà levé depuis quelques heures pourtant la presqu'île se réveille au son des cornes de brumes des navettes qui partent sur les îles du golfe. Une fois le parking de stationnement dépassé, je m'élanche comme chaque dimanche sur le chemin de gauche, slalomant entre les zones plus gadoeuses et celles plus sèches. La pluie de ces quelques jours a quelque peu ramolli le tapis forestier, mon tapis de course hebdomadaire. Je croise les mêmes visages qui eux me sourient tandis que d'autres sont concentrés sur leurs performances. Arrivée au bout du chemin, je débouche sur le parking intérieur, encore vide en ce début d'année. Puis vient le petit chemin. Les coques des bateaux et un sol habité sont mis à nus nuançant l'air d'effluves particulières. Je débouche sur la plage, celle que je considère comme la fin de l'aller, le début du retour de ma course. Certaines fenêtres de l'hôtel sont déjà ouvertes. La zone du petit déjeuner est faiblement éclairée, l'odeur de viennoiseries me chatouille le nez. En face, Port-Anna dort encore tandis que se dévoile ce mur graffé par des autonomistes "Bretons toujours, Français jamais". Le Corlazo n'a pas encore ouvert ses volets. Cette institution locale à l'enseigne atypique, espèce de druide à la queue de poisson, accueille les bourgeois bohèmes dégustant moules et cocktails dès que le soleil pointe son nez. La marée étant basse, je peux prendre le bras qui a été construit là pour séparer ce qu'ils appellent la piscine de la zone des petits bateaux. Les lignes entre le petit bain et le grand bain sont visibles. Le fond a été nettoyé pour accueillir les jeunes enfants qui munis de leurs seaux et de leurs pelles pourront patauger tranquillement dès le mois de mai. Mon tour de la presqu'île se termine. Pendant ce temps-là, chacun trouve sa place sur la presqu'île sans bouleverser sa quiétude ; un instant pris en flagrant délit par un photographe vu du ciel.

Gisèle Monfort

Arthur recule de quelques pas, observe attentivement la statue qu'il vient de terminer. Les derniers rayons de soleil enflamment la silhouette du pur-sang, tête dressée, crinière au vent, l'effet est saisissant. Il semble tellement vivant dans la lumière dorée du couchant, lancé au galop dans les plaines arides de l'Arizona. Tout à son rêve, soudain Arthur lève le regard sur la verrière, des nuées d'oiseaux tournoient dans le ciel, comme le soir où il a pris ce cliché, accroché au mur de l'atelier. Il s'en souvient de ce 22 octobre 2005, place de l'hôtel de ville à Vannes L'année de ses 15ans, l'année de la révélation pour lui.

« Arthur, dépêche toi, nous allons être en retard ! » Il n'a nulle envie d'aller à cette cérémonie. Pourtant il devrait éprouver une certaine fierté, c'est un peu l'histoire de son arrière grand-père qui y sera abordée : Arthur-Jacques Le Duc né en Normandie à Torigny-sur-Vire en 1848. Mais à 15 ans ce n'est pas ce qui le passionne le plus. Aujourd'hui sa famille est invitée par le maire de Vannes pour célébrer les 100 ans de l'installation de la statue du connétable de Richemont. 18H, place de l'hôtel de ville, Arthur découvre pour la première fois la statue réalisée par son aïeul, c'est le choc. Il est subjugué par la beauté, la puissance et l'élégance qui se dégagent de cette sculpture équestre en bronze.

Devant une cinquantaine de personnes, l'attaché culturel prend la parole et déroule l'histoire de ce monument à l'honneur du connétable de Richemont (Arthur III de Bretagne, né à Suscinio en 1393). C'est en 1894 que l'arrière grand-père d' Arthur réalise cette statue en plâtre et la propose aux villes qui souhaiteraient l'installer sur une place publique. Vannes s'y intéresse et se donne les moyens de l'acquérir... Arthur n'écoute plus, il est fasciné par les jeux de lumière du soleil couchant sur la statue, cheval et cavalier semblent s'animer. Lui apparaît alors comme une évidence, c'est ça qu'il fera plus tard : sculpteur ! Les pensées tourbillonnent dans sa tête, il se sent pousser des ailes, comme ces oiseaux qui tout à coup viennent d'envahir le ciel et virevoltent en d'énormes vagues successives. Arthur saisit son appareil photo, prend le temps de cadrer et immortalise cet instant unique pour lui.

Dix neuf ans ont passés depuis ce 22 octobre 2005, jamais il n'a regretté cette soirée abordée en traînant des pieds !

Maud Agnès

Un au revoir

Je discernai 18 h 30 lorsque je quittai mes tâches administratives. L'allergie me guetta à la lecture quotidienne de ces lignes chiffrées. Je rêvais de littérature, mais il fallait payer les factures.

Ce soir-là, la pénombre se manifesta tôt aux prémices de l'hiver. Et le crépuscule se majora à une masse de volatiles qui juxtaposèrent le ciel grisé. Une ambiance lugubre qui clôtura cette journée déchirante.

La scène fut spectaculaire, euphorique, et bouleversante. Je m'interrogeai, tentai de comprendre pourquoi subitement cette foule d'oiseaux se rassembla juste au-dessus de notre bourgade. Quelle était leur intention ? Avaient-ils peur ? Essayaient-ils de nous faire une annonce ?

Puis je ne pus m'empêcher de sortir mon photophone afin de capturer le moment. L'image parut improbable et présagea l'arrivée d'un événement que je ne pus définir à cet instant-là. Je me perdis alors dans mes pensées. J'envisageai un symbole, un parallèle descriptif à ma vie et à la situation.

Ces bêtes munies d'ailes représentèrent l'instinct voyageur de mon père, l'aspect sauvage et sans attaches de ma mère, la migration subite durant mon enfance. L'échappée de mon unique fille.

Je fus une mauvaise surprise pour mes parents, non voulue, inattendue. Ils eurent pris connaissance de mon arrivée le jour de ma naissance. Un phénomène rare. Ils ne supportèrent pas. Leur jeunesse les incita à s'enfuir, chacun de leurs côtés, laissant le choix aux services sociaux de m'offrir un avenir.

Je fus donc expatriée de famille d'accueil en famille d'accueil, car visiblement mon hyperactivité, décelée assez tôt, était trop lourde à éduquer.

À ma majorité, j'exerçai le premier emploi proposé, et adapté à mes compétences. Ainsi, je me retrouvai à Vannes. Cette ville m'adopta, me captiva, me changea et m'endurcit.

J'imaginai que ces remparts me protégeaient. Son port m'offrait un nouvel horizon et de réelles perspectives. Sa petite mer favorisait la baignade toute l'année. Ses sentiers côtiers me permettaient de m'échapper. Ces ruelles étaient empreintes d'histoires et de traditions. Je construisis alors une vie au coeur de cette cité de caractère.

Malgré ce passé troublé, je voulais un enfant. Donner la vie accorde un sens à l'existence.

Peut-être ai-je été trop protectrice, possessive, accaparante. Notre relation fut électrique. Depuis deux ans, elle disait qu'elle étouffait à mes côtés, qu'elle avait besoin de s'accomplir sans moi et de mettre de la distance entre nous. Elle prit son envol ce jour-là. Je la déposai en gare de Vannes pour un départ à Nice afin de réaliser des études d'avocate.

Voilà quatre ans que le cliché a été pris, je n'ai depuis jamais revu ma fille.

Régine Bobée

Starlings

La fin d'après-midi avait été lumineuse comme octobre sait nous en réserver la surprise après une journée bleue et fraîche. Nous flânions en ville, attendant l'heure d'aller dîner dans une brasserie du port. À notre arrivée sur la place de la mairie, le ciel s'assombrit, passant des gris de tourterelle aux tons ardoisés, tandis que tout autour s'allumaient des lumières électriques, dans les boutiques et les beaux appartements, puis sur les rues, apportant chacune leur note chaleureuse et réconfortante. Soudain, un spot se braqua sur la statue en bronze du Connétable, illuminant d'un halo doré la tête de son cheval, la main droite tenant la bride et son visage casqué.

C'est alors que se produisit l'instant magique de la murmuration. Une nuée de milliers d'oiseaux fondit sur la place. Débuta alors le ballet hypnotique de leurs volutes synchronisées, virant de bord en mouvements fluides, liquides, dessinant tour à tour rubans, spirales et vagues mouvantes, se transformant l'espace d'un instant en méduse, baleine ou aigle planant. Ensemble parfait en constante reconfiguration, obéissant à un chef

d'orchestre invisible. Nez en l'air, statufiés, nous admirions le spectacle, dans le bruissement de leurs milliers d'ailes s'amplifiant et s'essoufflant à mesure de l'approche ou l'éloignement de leur vol.

Comme ils étaient apparus, ils disparurent soudain de notre ciel, nous laissant étourdis, presque ivres. Un silence étrange retomba un instant sur la place, avant que la circulation ne reprenne son roulement vespéral. Une passante remarqua alors la date inscrite sur la plaque d'inauguration de la statue équestre : 22 octobre 1905. Cent ans jour pour jour.

Posé sur la pointe du casque auréolé, un petit oiseau au plumage violine, étourneau échappé de la nuée, s'envola à son tour dans une trille sonore. La première étoile apparut.

Nelly Antoine

A onze heures et quart, le bossu prit sa femme par le bras et l'entraîna loin des endroits habités. À cause de sa malformation, il ne sut courir aussi vite qu'un autre avec une morphologie identique. Sa femme courut bientôt à la même vitesse que lui et les deux ne se tinrent par la main que pour se donner du courage. « Aujourd'hui est un jour maudit » grogna l'estropié au détour d'une ruelle. C'est de ta faute, rouspéta sa compagne, halletante. Je te l'avais bien dit. » Vexé, le bossu s'arrêta net et la tira vers lui. « Tu ne vois donc pas que ce n'est pas le moment ? » Leurs regards se croisèrent, exprimant le besoin commun de reprendre leur souffle. « Je ne veux pas payer pour tes crimes, lâcha-t-elle enfin quand le calme lui fut revenu. Lâche !, répliqua-t-il. Si tu veux. Mais j'en ai assez. J'en ai assez de m'enfuir. Je veux être libre. Mais pauvre idiote ! Tu ES libre, rétorqua-t-il. Absolument pas ! Alors où sont tes chaînes ? » argua le difforme en lâchant prise. La femme recula d'un pas, remuée par l'effroyable vérité. Finalement, ils regagnèrent leur cachette, enfilèrent leur déguisement habituel, marchèrent comme si de rien n'était, jusqu'au soir tombé. Tous les deux étaient profondément tristes, encore que, pas pour les mêmes raisons. À dix-sept heures cinquante, des centaines d'étourneaux volaient audessus de la ville. La femme trouva leur danse perturbante. Ils avaient des ailes, et pourtant ils restaient agglutinés comme des bêtes. Pour elle, c'était bien la preuve que même eux n'avaient nulle part où aller. Son coeur se mit à battre plus fort.

Mélanie

Sa journée de travail arrivait à son terme. Les cloches de la cathédrale sonnaient 19h. Il était professeur d'histoire au collège Jules Simon depuis bientôt 34 ans et prenait toujours autant de plaisir à enseigner. Ce jour là il était resté un peu plus tardivement que d'habitude. Les copies de ses classes de 3^e à corriger et les cours des élèves de 5^e à préparer. Avril pointait le bout de son nez et les examens de fin d'année approchaient à grands pas. En sortant dans la cour du collège, cartable à la main, il ne regretta pas d'avoir pris son écharpe. Le fond de l'air était frais. Le ciel n'était pas très clair non plus. Il n'habitait pas très loin, sur les hauteurs des jardins de la Garenne. 10 à 15 min tout au plus, pour rentrer chez lui à pied et ainsi profiter de la beauté du centre ville qu'il affectionnait depuis tant d'années. S'approchant de la grille d'entrée du collège, un bruit inhabituel le fit sortir de sa rêverie. Levant les yeux, il vit un énorme nuage noir dans le ciel. Qu'était ce ? Des chauves souris ? Une multitude de petits bouts de papier noir ? Non. En regardant plus attentivement il reconnut un vol d'étourneaux. Des centaines d'étourneaux qui tournoyaient au dessus de lui. Incroyable se dit-il. Heureusement, son téléphone était à portée de main dans la poche droite de son manteau. Clic ! Il eut tout juste le temps de prendre une photo avant que les oiseaux ne s'éloignent. Le vol fut immortalisé. Où allaient-ils ? Ils semblaient en train de descendre la rue Thiers et se diriger vers le port. Leur intention ? rendre la mer sans doute et aller observer la beauté du Golfe. L'île aux Moines, Berder, Arz, la Gavrinis et tant d'autres. Puis filer jusqu'à Port Navalo et apercevoir Belle Île, la bien nommée. Cette photo, il l'a toujours dans son téléphone. Et à chaque fois qu'il la regarde, il se dit « Quelle chance d'avoir des ailes ».

Clotilde Landais

Marine sentit qu'elle était allongée sur quelque chose de dur, d'inconfortable. Au même moment un cri résonna dans ses oreilles. Elle ouvrit brusquement les yeux tout en se redressant et découvrit qu'elle était assise sur un banc, dans un lieu qu'elle ne connaissait pas. L'atmosphère était humide et très rapidement elle sentit des gouttes de pluies tomber une à une sur son visage et sur ses mains. Elle leva alors ses grands yeux bleus et aperçut, dans le ciel gris, une myriade de petits oiseaux noirs. Elle crut d'abord rêver, mais lorsqu'elle se pinça, les oiseaux étaient toujours dans le ciel et encore pire : ils étaient deux fois plus nombreux. C'est alors que son regard fut attiré par la statue qui se trouvait devant elle. Elle mettait en scène un cavalier à dos de cheval. Marine se rapprocha alors de la statue et fouilla dans son sac à dos à la recherche de son appareil photo favori qu'elle emportait toujours avec elle. Ne le trouvant pas elle décida alors de vider l'entièreté de son sac sur le banc. Elle commença d'abord par fouiller dans la poche principale et en sortit son imperméable roulé en boule, un paquet de mouchoirs, un crayon, des feuilles pliées en deux et enfin son polaroid. Elle vérifia alors que l'appareil fonctionnait bien et découvrit qu'il lui restait seulement une pellicule. Il ne fallait donc pas qu'elle se trompe. La photo qu'elle prendrait serait la première et la dernière mais surtout son seul moyen de prouver ce qu'elle avait vu. Elle recula donc afin de trouver le bon angle pour la photo. En effet, elle fit en sorte qu'on puisse voir à la fois la statue et la nuée d'oiseaux. Malheureusement, elle trébucha sur un caillou et déclencha malencontreusement le compte à rebours qui prendrait la photo. Lorsqu'elle toucha le sol elle lâcha l'appareil qui tomba à côté. Marine vit soudain tout noir et se retrouva allongée sur quelque chose de dur, d'inconfortable. Au même moment, un cri retentit ...

Élodie marchait paisiblement, profitant des premières chaleurs du printemps. Elle traversa la rue Thiers et décida de passer sur la place Beaumarchais devant la mairie pour reposer ses jambes qui étaient fatiguées. Après s'être assise, elle contempla le paysage et crut apercevoir un genre de sac à dos laissé au pied de la statue. Elle se rapprocha alors et découvrit un imperméable roulé en boule, un paquet de mouchoirs, un crayon, des feuilles pliées en deux, un polaroid et une étrange photo ...

Aimée Copy

Nous sommes à l'automne 2015, à la tombée de la nuit. Elle rentrait chez sa mère pour dîner. Voilà trois semaines que Cécile, la quarantaine, avait quitté Paris pour épuisement professionnel. Elle s'était réfugiée chez sa mère seule depuis son divorce. Cécile avait toujours aimé la photographie, un art qu'elle partageait avec son père. Toujours prête à figer un cliché pour l'emporter dans ses dossiers soigneusement classés par thèmes en vue, un jour peut-être, d'une publication. Cette photographie n'avait pas été anticipée. Elle sortait de la bibliothèque où elle avait passé l'après midi à consulter les livres sur la souffrance au travail. C'est le varcarme des oiseaux qui dans un premier temps l'avait saisie, il a fallu faire très vite pour attraper son téléphone portable, dernière génération, qui permettait d'obtenir de beaux résultats photographiques. Même son père, pourtant attaché aux appareils photo classiques, avait été bluffé par la qualité des images produites par cette technologie prodigieuse. Elle n'appuya qu'une fois pour obtenir la photo. Pourquoi ce jour là, à ce moment là précis ce cliché lui a sauté aux yeux. D'un côté Le Connétable Richemond dressé sur son cheval, semble être en arrêt devant cette invasion d'oiseaux. Son cheval, dont la tête, mise en lumière par l'illumination de la statue, exprime la surprise provoquant l'arrêt de sa course. De l'autre côté le nuage des étourneaux, spectaculaire et menaçant. Ce jour là, Cécile comprit. Elle s'identifia au cavalier, noble du 15ème siècle, peu aimé, mais valeureux guerrier. C'était elle. Voilà 10 ans qu'elle se battait pour l'entreprise, ne comptant ni les heures, ni la peine, ni le courage. Responsable sans pouvoir réel, elle parvenait à de bons résultats avec une gestion bienveillante, pensait-elle. Elle subissait cependant la pression de la hiérarchie et les critiques de ses collaborateurs. Elle avait tout sacrifié à un idéal de réussite, n'avait pas eu de vraies relations amoureuses, ni d'envie d'enfant. Sa vie entière vouée à son entreprise. Elle était l'entreprise. Et puis un jour, tout s'était enchaîné, le groupe... Un groupe s'était ligué contre ses méthodes de gestion. C'était étrange, le groupe composé d'êtres, comme ces étourneaux, semblant si bien ensemble, si coordonnés. Avaient ils été manipulés ? Par qui ? Il suffisait d'une voix au discours simpliste, rassemblant les mécontentements, uniquement les critiques, balayant les

réussites. Ce groupe, ce nuage d'oiseaux qui se mouvaient ensemble, comme cela semblait rassurant pour celui qui suivait, tous meut par le même courant d'air, le même but. Ils pouvaient changer de direction sans que personne ne les accuse d'être des girouettes, ils étaient si nombreux ! La loi du nombre fait la force. Le groupe derrière lequel, on peut se cacher, être protégé et en même temps se perdre, s'effacer et même se trahir. Ce mardi 20 octobre 2015, Cécile se sentie soulagée. Ce cliché l'avait sidérée comme une évidence. Un coup de poing dans la poitrine, Mais oui bien sûr, elle avait essayé de s'expliquer sur les décisions prises, mais bien que fondées, elle avait été malmenée, méprisée, harcelée pour finalement avoir lâché la rampe n'ayant plus d'appui, elle avait sombré dans une incompréhension totale, Devant le cliché, elle ressentit un puissant sentiment d'injustice. Bien avant qu'elle lâche cette rampe, sa hiérarchie l'avait lâchée, manipulant ces étourneaux pour la faire tomber. Merci Monsieur le connectable Richemond, comme vous, le groupe m'a déstabilisée, comme vous après ma stupeur, je ne serai pas désarçonnée et je redresserai la tête.

QUE SE PASSA-T-IL CE JOUR -LÀ...

CONLEAU



Amélie

C'était il y a environ deux ans, quelques jours après mon emménagement. Par un bel après-midi de printemps où le soleil brille, je chausse mes baskets, met mes lunettes de soleil et part à la découverte de mon nouvel environnement. Il ne fait pas très chaud mais le temps est plutôt agréable. Je me laisse aller sans trop savoir où je vais. C'est donc par le plus grand hasard que je découvre cet endroit au cours d'une balade. Après une douzaine de déménagements, j'ai fini par comprendre ce dont j'ai besoin pour m'adapter à un nouvel environnement peuplé d'inconnus. Je ne suis pas une fille des grandes villes, je préfère les endroits calmes et naturels qui me permettent de me laisser aller à rêver. C'est peut être parce que j'ai grandi à quelques mètres d'une petite plage dont j'avais fait mon jardin. Dans ce monde moderne où tout va à cent à l'heure et où toute personne que je croise dans la rue est pressée et obnubilée par son téléphone, j'ai besoin d'un sas de décompression. Un lieu où je peux perdre la notion du temps, marcher, observer la nature, écouter les cris des oiseaux... Je marche le long des rives du Vincin, pendant quelques minutes en refaisant le monde dans ma tête, puis en ne pensant plus à rien me contentant de regarder ces paysages qui s'offrent à moi. Au gré de mes pas, je contemple cette nature si proche de la ville. J'entend le bêlement des agneaux qui découvrent les pâturages de l'autre côté de la rive. Je souris aux autres promeneurs que je croise en chemin ; un couple de personnes âgées se tenant par la main comme au premier jour, un joggeur qui rythme sa course au son de la musique qui sort de ses écouteurs, une famille à vélo, un monsieur qui promène son épagneul... A l'issue de ces chemins qui serpentent le long du bras de mer, s'offre à moi la petite presqu'île de Conleau et son magnifique panorama sur le golfe du Morbihan. Ce paysage magique me donne l'impression d'avoir trouvé mon repère, de me sentir chez moi.

Hélène DANO

Sofia déposa son sac fourre-tout sur la petite plage de Conleau et en sortit sa serviette bleue, à motifs celtiques, qu'elle avait achetée le samedi précédent sur le marché de Vannes. Elle l'étala avec soin sur le sable fin, puis s'assit dessus. Elle ôta son caftan chamarré, attrapa un élastique dans le fond de son sac, puis attacha ses très longs cheveux noirs en un chignon décoiffé au-dessus de sa tête. Fin prête, elle se leva et se dirigea vers la Petite Mer.

L'eau était fraîche, mais elle avança. Pas à pas. Lentement. A mi-cuisse, elle mouilla ses bras, puis sa nuque, et immergea bientôt la totalité de son corps. Elle nagea ensuite jusqu'aux bouées, situées une dizaine de mètres plus loin, puis revint vers son point de départ. Elle effectua ainsi plusieurs longueurs, puis sortit de l'eau et retourna vers sa serviette sur laquelle elle s'allongea afin de se sécher.

Il n'y avait pas un nuage dans le ciel, pas un souffle d'air. Il faisait encore très bon en cette fin de journée. Sofia, sereine, ferma les yeux et se laissa bercer par les bruits environnants ; les rires des enfants qui jouaient dans le sable, les cris des adolescents qui effectuaient des plonges au bout du môle, le ronronnement des bateaux à moteur qui passaient de temps à autre, au loin, dans le canal entre la plage et l'embarcadère de Port-Anna. La presqu'île était toujours très fréquentée à cette heure de la journée, même si les adolescents commençaient par petits groupes à se disperser. Des promeneurs flânaient toujours çà et là, des gens farnientaient, assis sur les bancs de la promenade, et la terrasse panoramique du restaurant se remplissait progressivement. Sofia profitait pleinement de ce moment de détente. Sereine, elle n'avait pas remarqué que quelqu'un l'avait suivie jusqu'à la plage. Cette personne, assise sur un muret en pierre, en partie cachée derrière une haie de troène, observait haineusement le moindre de ses faits et gestes.

« Nage, pétasse. Nage, fulminait-elle en son for intérieur. Et profite-en bien, parce que bientôt tu n'éructeras plus que d'énormes bulles blanches dans l'eau croupie. Et crois-moi, tu ne seras pas la première à qui cela arrivera ! »

Jeanne-Sophie Bolloré

«Aujourd'hui, il ne se passe rien et c'est grâce à ce mot de quatre lettres que tout devient réalité : rien. Ce soir, je serai sur la presqu'île de Conleau, et c'est en cheminant vers elle, que je ressens de la joie à la simple idée de les revoir. Je me souviens d'eux, tellement amoureux, se soutenant face au vent, se protégeant l'un l'autre.

Sont-ils toujours ensemble ? Est ce que les années les ont rapprochés ?

Il y a vingt ans, j'étais de passage sur la presqu'île, pour la vue, mais moi, je n'ai vu qu'eux. Deux arbres sur la pelouse de l'hôtel, des danseurs, deux amoureux que rien ne peut éloigner. J'ai le coeur serré mais ce n'est rien car dans quelques heures, je les retrouve enfin.

Regardez-les bien, vous saurez ce qu'il s'est passé et ce qu'il se passera à chaque fois ... »

Elise Jelen

Samedi après-midi, Baptiste, 13 ans, féru d'informatique, a sorti son drone pour filmer la presqu'île de Conleau. Par téléphone, il communique avec son frère aîné Florian qui se trouve à l'autre extrémité de la presqu'île. Depuis 2 heures, ils sont à la recherche de Sushi, le chaton de leur jeune sœur Elsa.

Se trouverait-il dans un jardin à la poursuite d'une souris potelée ? dans une barque à la recherche d'un poisson égaré ? dans un arbre cherchant à attraper un oiseau ? dans une maison aux volets colorés, attiré par une odeur de croquettes ?

Après avoir parcouru les chemins de Conleau, grâce à la photo aérienne, et avoir interrogé les passants rencontrés, les adolescents désespéraient. Ils avaient beau crié le nom du chaton, celui-ci restait introuvable.

Les entendant, Zoé, la fille des propriétaires du grand hôtel les rejoignit. Les deux garçons lui expliquèrent qu'ils avaient perdu leur chat et lui montrèrent sa photo : Sushi est un joli chaton gris avec une tache blanche sur le nez.

Son visage s'illumina. Aurait-elle vu Sushi ?

Zoé demanda aux garçons de la suivre. Ils parcoururent alors l'intérieur de la grande bâtisse : le hall, la cuisine, le restaurant, les chambres inoccupées, la salle de sport ... aucun animal.

Fatigués et dépités, ils allèrent s'asseoir sur la terrasse de l'hôtel.

C'est alors qu'un léger miaulement se fit entendre. Les 3 enfants se redressèrent, aux aguets.

Sushi surgit d'un buisson, et courut jusqu'à ses jeunes maîtres, suivi par un autre chaton, blanc avec une tache grise sur le nez. Sushi avait retrouvé sa sœur ! Zoé leur apprit que c'était sa petite chatte, Nala.

Baptiste et Florian sautèrent de joie et téléphonèrent à Elsa pour lui apprendre la bonne nouvelle.

Les quatre enfants promirent de se retrouver tous très vite avec leurs deux félins.

Mariana Nicolas

Presqu'île de Conleau- 7 août 2000

Après une nuit bercée par le bruit des vagues, Flora Fairy s'est levée tôt pour savourer cette journée. Elle contemplait longuement la vue de sa chambre. C'était un panorama exceptionnel de petites îles. Le bleu du ciel se confondait au bleu de la mer. Le vert émeraude parsemait les terres.

Tenue de randonnée et sac à dos fétiche, elle était prête à arpenter les sentiers bretons. Pas après pas, tous ses sens étaient en éveil : écouter le chant des oiseaux, sentir les odeurs de pins, s'émerveiller de la beauté des paysages, toucher les fleurs et goûter à cet air salin.

Soudain, son regard est attiré par une couleur saisissante au loin. Une odeur très parfumée enivrait ses narines. Plus elle s'approchait, plus elle se rendait compte de l'immensité de cette plante avec des énormes fleurs. Des papillons dansaient autour d'elle. Un spectacle féerique la submergeait d'intenses émotions. Elle ne put retenir ses larmes. Une larme se posa délicatement sur un des papillons en vol. Et par magie, il se transforma en une fée.

Une voix retentit dans son oreille : « Là où tu te trouves, des fées de la forêt de Brocéliande ont été chassées par les méchants korrigans. Elles étaient si tristes que leurs torrents de larmes ont formé le Golfe. Tes larmes de bonheur ont brisé le sortilège. »

Flora eut le plus cadeau de remerciement : une couronne de 365 fleurs (clin d'œil des 365 îles du Golfe).

Marie Fonteve.

Ça c'est passé un dimanche...

Ça s'est passé un dimanche, un dimanche au bord de l'eau ... Tandis qu'elle empruntait le chemin côtier traversant le bois de sapin, la petite antienne voletait dans son esprit comme une réminiscence agréable des jours d'enfance où sa propre mère chantonait en lavant son linge. Elle avait décidé tôt le matin de venir à Conleau pour marcher un peu et contempler le golfe qu'elle aimait tant. Cela faisait longtemps qu'elle n'était pas sortie de chez elle et elle avait pris son courage à deux mains pour prendre le bus malgré ses difficultés à marcher, le beau soleil de printemps lui ayant donné un regain de vitalité. La voici donc un peu chancelante mais déterminée sur la sente recouverte d'aiguilles de pin, admirant au passage la hampe rose des digitales se mêlant aux ombellifères ondulant dans la brise de mer. Elle tentait de capter l'odeur chaude des ajoncs, fugace souvenir des galettes de l'épiphanie. Tout concourait à faire revivre le souvenir des jours anciens, quand ses parents étaient encore auprès d'elle et que la vie paraissait si prometteuse. Le brouhaha des enfants s'amusant au parc, le miroitement de l'eau au travers des pins, la quiétude des lieux, faisaient naître en elle une nostalgie douloureuse de ce qui n'existait plus. Cela faisait longtemps maintenant que ses parents étaient morts et elle-même était devenue une vieille femme telle qu'était sa propre mère à la fin de sa vie. Elle pensait à ses rêves de petite fille, quand elle espérait que l'avenir ressemblerait aux jours heureux passés dans le commerce de ses parents duquel elle se sentait reine en son royaume. Malheureusement, de mauvaises affaires avaient fait péricliter la boutique et elle avait dû travailler très vite pour aider ses parents. Elle qui avait une petite plume, comme son professeur de français disait, avait dû renoncer à des rêves de gloire et de reconnaissance. Elle avait toujours voulu écrire mais ne s'en était jamais senti la légitimité et peu à peu elle s'était résignée. L'encre des quelques poèmes écrits à l'adolescence sur un cahier de Moleskine noir avait séché depuis longtemps et le cahier était désormais rangé au fond d'un tiroir. Elle aurait bien aimé avoir un amoureux mais sa timidité l'avait toujours empêchée de se rapprocher des garçons de son école qu'elle regardait de loin. Elles s'en souvenait aujourd'hui alors qu'elle croisait ce jeune couple enlacé, dont les visages souriants reflétaient l'insouciance qu'elle avait perdue. La vie avait passé ainsi un peu comme dans un rêve, en compagnie de ses parents dont elle avait pris soin par choix et par devoir, choix qu'elle n'avait pas regretté malgré les sacrifices engendrés. D'un certain côté, elle se sentait libre mais l'âge venant, elle avait trouvé le quotidien plus difficile. Aujourd'hui était peut-être un jour différent, se disait-elle, revigorée par la beauté des lieux et le calme de la mer. Elle fit le tour de la presqu'île par la petite digue, elle s'arrêta pour regarder

l'embarquement pour l'île d'Arz, observant en souriant le ballet des touristes avec leurs vélos, leurs marmots et autres sacs et valises. Après un long moment, tout le monde finit par monter à bord et le bateau s'éloigna dans un doux clapotis pour franchir la passe entre port Anna et Penboch, laissant dans son sillage une trainée de diamants. Elle reprit alors sa promenade, se disant qu'elle allait se poser sur un banc avant de continuer le tour de L'île. Justement, il y avait une place à côté d'un monsieur élégamment vêtu d'une veste à carreaux et d'une casquette recouvrant une abondante chevelure blanche. La main gauche appuyée sur sa canne, il regardait au loin, pensif. Sa distinction lui inspirant confiance, elle décida de s'asseoir à côté de lui. Elle le salua d'un discret bonjour, et posa son sac sur ses genoux. Elle aimait regarder les gens passer, saisissant au passage la joliesse d'une robe, une carrure masculine impressionnante, des bébés en poussette et tout un petit monde de chiens en laisse, heureux de leur promenade dominicale. Cela lui faisait du bien de voir du monde, de la vie. Au bout d'un certain temps, elle se rendit compte que l'homme assis à côté d'elle la regardait le coin de l'oeil. Un peu gênée, elle ne savait pas trop s'il fallait engager la conversation. Qu'elle ne fut pas sa surprise de s'entendre dire «Bonjour chère madame, pardonnez mon audace mais il me semble vous connaître. Ne teniez vous pas, avec vos parents, ce commerce au début de la rue du Mené à une certaine époque ?» Elle se tourna vers lui, stupéfaite.

«Mais en effet Monsieur, c'est tout à fait exact». Elle était bouleversée d'avoir été ainsi reconnue. Quelqu'un avait donc remarquée à un certain moment ? Et de plus un homme d'une telle prestance ? Son vieux cœur battit un peu plus vite. «Il me semblait bien vous avoir reconnue lui» dit-il. «On n'oublie pas des yeux comme les vôtres». Elle ne savait pas si elle devait s'offusquer, rire ou pleurer. Mais que lui arrivait-il ?

Elle osa le regarder à son tour. Dans son visage buriné, deux yeux myosotis la fixaient gentiment. «J'ai été très triste lorsque votre magasin a fermé, car j'aurais voulu, à cette époque, vous inviter à boire le thé mais j'étais si timide que je n'arrivais pas à franchir la porte. Je vous regardais souvent à travers la vitre en faisant semblant de contempler les articles de la vitrine et je vous croisais de temps en temps lorsque vous alliez chercher le pain ou lorsque vous faisiez quelques courses dans le quartier. Un jour, vous êtes partie et j'en ai été si affecté! Aujourd'hui, le hasard nous ayant réunis, je ne peux pas vous laisser repartir sans vous avoir avoué ceci» Elle ne savait plus où se mettre. Le rouge aux joues, elle osa quand même lui répondre qu'elle était absolument ravie et qu'elle serait ravie également de boire un thé avec lui. Les mots sortaient de sa bouche sans qu'elle puisse les contrôler et elle sentait au fond d'elle exploser un soleil éclatant. Soudain, toutes ses peurs, toutes ses frustrations, ses renoncements lui apparaissaient futiles et vains. La vie lui apportait aujourd'hui le cadeau qu'elle attendait depuis toujours, même vieille, même ridée, elle se disait qu'elle avait encore une chance de toucher le bonheur du doigt et elle en ressentait une grande exaltation.

«Et si nous allions, chère dame, faire plus ample connaissance à la guinguette qui est encore ouverte à cette heure-ci, nous pourrions boire un petit verre de vin blanc en lieu et place du thé, qu'en pensez-vous ?»

Dans un grand rire, le visage transfiguré, elle s'écria « oui, faisons cela» et tandis qu'à petits pas, ils s'acheminaient tous les deux vers le Corlazo, la petite antienne revenait voler dans son esprit et elle savait que la flamme qui avait été allumée ne s'éteindrait plus.

« Ça s'est passé un dimanche, un dimanche au bord de l'eau ... »

GRANDE LIBRAIRIE

Levrdi bras

